CARLOS SALEM

Le plus jeune fils de Dieu

roman traduit de l'espagnol par Amandine Py



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un serial killer élimine des stars de téléréalité. Le principal suspect est Dieu Jr, un jeune paumé qui avait connu son quart d'heure de gloire en prétendant être le plus jeune fils de Dieu avant de se faire descendre en flèche et en direct par des journalistes sur un plateau de télévision. Dieu Jr assurait être venu sur Terre pour devenir plus célèbre que son demi-frère Jésus, un type insupportable et condescendant qu'il ne pouvait pas sentir.

Une seule personne croit dur comme fer à son innocence, un écrivain et ami de longue date surnommé Poe. Il écume les rues de Madrid pour retrouver le plus jeune fils de Dieu avant que les flics corrompus lancés à ses trousses n'arrivent à le descendre. Poe peut compter sur l'aide indéfectible du Greffier, un policier romantique et brutal amoureux d'une vierge catin, et du détective Arregui, engagé par le Vatican pour éviter le scandale. En chemin, il va croiser Mariah, sa redoutable mère, son beau-père George S. Atan, homme d'affaires à la tête d'un groupe de télévision, mais aussi Madeleine, un transexuel vénézuélien qui fut un jour le grand amour du fugitif. Parviendra-t-il à sauver Dieu Jr ? Qui sait. La seule certitude, c'est que Poe tiendra sa promesse. Une promesse qu'il avait faite à son ami du temps où ils étaient inséparables : relater ses faits et gestes dans sa quête de célébrité.

Avec ce roman qu'il qualifie lui-même d'"évangile de bière-fiction", Salem continue d'annoncer la bonne nouvelle du roman noir.

CARLOS SALEM

Carlos Salem est né en 1959 à Buenos Aires mais vit à Madrid depuis plus de vingt ans. Aux éditions Actes Sud ont déjà paru Aller simple *(Babel noir nº 38),* Nager sans se mouiller *(Actes noirs, 2010),* Je reste roi d'Espagne *(Actes noirs, 2011) et* Un jambon calibre 45 *(Actes noirs, 2013).*

DU MÊME AUTEUR

ALLER SIMPLE, Moisson Rouge, 2009 ; Babel noir nº 38.
NAGER SANS SE MOUILLER, Actes Sud, 2010 ; Babel noir nº 48.
JE RESTE ROI D'ESPAGNE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir nº 78.
UN JAMBON CALIBRE 45, Actes Sud, 2013 ; Babel noir nº 126.
LE FILS DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2013.
LA MALÉDICTION DU TIGRE BLANC, Actes Sud Junior, 2014.

Illustration de couverture : © Lili Roze

Titre original :
En el cielo no hay cerveza
Éditeur original :
Navona, Barcelone
© Carlos Salem, 2012

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04738-2

CARLOS SALEM

Le plus jeune fils de Dieu

(Un évangile de bière-fiction)

roman traduit de l'espagnol
par Amandine Py

ACTES SUD

À África et Nahuel.

À Leonardo Oyola, Guillermo Orsi,
Steve Redwood et Gabriela Cabezón,
À leur façon particulière de témoigner
de cette sainteté humaine qui pue toujours des pieds.

À Arturo "Anónimo" Martínez,
le dernier mystique digne de ce nom.

I

LASSIE EST MORTE POUR NOS PÉCHÉS

Les dieux ont construit le monde en sept jours parce qu'ils n'arrivaient pas à boucler leurs fins de mois.

Francisco J. Sevilla, *Clic.*

1

UNE HYÈNE DANS LE POULAILLER

Lidia María Loziño ralentit à l'entrée du parking du spa. Elle se concentre sur les plaques d'immatriculation des voitures qui s'abritent de la chaleur à l'ombre des arbres. Il y en a beaucoup moins que ces derniers mois. Avec la crise économique les gens pensent plus à leur épargne qu'à leur corps, c'est navrant. Mais on ne sait jamais, on peut toujours tomber sur un filon. Elle note quelques numéros de plaques, celui d'une Mercedes rutilante qui pourrait appartenir à un président de conseil d'administration ou à un industriel plein aux as, puis celui d'une Audi compacte aux lignes audacieuses, à l'évidence conduite par une femme encore jeune qui aime afficher son indépendance pendant que son mari dispute à d'autres requins les dépouilles d'une entreprise en plein naufrage.

Les deux voitures ne sont pas garées côte à côte.

C'est exactement le contraire.

Elles sont stationnées chacune de leur côté, quand la logique voudrait qu'avec tout l'espace disponible elles se retrouvent un peu plus près. La Mercedes est même garée si loin qu'elle sera en plein soleil dans moins d'une demi-heure. C'est sûrement Lui, qui qu'Il soit, qui a proposé ce sacrifice de gentleman pour que la coquette Audi rouge de l'adultère reste à l'abri plus longtemps. C'est bien les mecs, ça : se payer une fille entre toutes les filles qu'ils ont les moyens de s'offrir ne leur suffit pas. Plus ils ont de pouvoir, plus ils ont besoin de prouver qu'ils obtiennent sa chatte grâce à de douteux mérites et d'archaïques galanteries.

Elle frémit car elle sent qu'elle vient de faire une découverte. Un futur scoop, c'est affreusement excitant. Maintenant qu'elle enchaîne les succès, après un an passé en état de grâce, Lidia María Loziño pense qu'elle devrait appeler Angélique pour lui demander de trouver les noms des propriétaires des plaques d'immatriculation. Mais elle décide de l'appeler plus tard, une fois qu'elle aura plongé dans son bain de chocolat. Angélique sera encore à la rédaction, le coup de fil la surprendra au moment précis où elle s'apprêtera à rentrer chez elle. Elle gare sa voiture en pleine voie, bloquant la sortie d'une Volkswagen familiale de couleur vert-trop-de-mioches-à-la-maison, et d'une Seat à la carrosserie délavée qui appartient sans doute à un employé du spa.

Elle sort de la voiture, ferme la porte à clé et se dirige vers la réception en faisant claquer ses stilettos. Pauvre Angélique. Quelle tête fera-t-elle quand elle recevra finalement son appel et qu'elle se fera un plaisir de lui raconter, après deux heures passées le portable éteint, qu'elle baigne dans un mélange des chocolats les plus fins au monde ? Un soin hors de prix, qui n'a pas coûté un centime à Lidia María Loziño. Au lieu de crever d'envie comme n'importe quelle femme, cette idiote d'Angélique s'inquiétera sans doute de son intégrité professionnelle, elle la ramènera sur son éthique de journaliste, comme si Lidia ne s'en était pas débarrassée en même temps que sa culotte de cheval à sa première liposuccion.

Elle salue distraitement l'hôtesse, lui tend ses clés pour qu'on lui gare sa voiture correctement et se laisse guider vers les entrailles du spa. Les employés la saluent, partagés entre l'admiration et la crainte. Ils ont été briefés par le directeur, qui ferait n'importe quoi pour acheter le silence de Lidia María Loziño au sujet de sa dernière escapade dans les bras d'une ex-top-modèle encore appétissante. Comme le pauvre diable était novice en matière de cornes, au lieu de lui proposer de l'argent comme tant d'autres types, il avait eu la brillante idée de lui offrir un mois de soins personnalisés dans son spa haut de gamme, un établissement sélect fréquenté par toute la jet-set madrilène. Autant faire entrer un renard dans un poulailler. *Une hyène*, se dit Lidia. *Garce et fière de l'être*.

Elle se déshabille sans hâte, pour laisser tout loisir à la masseuse d'apprécier son corps. Elle l'imagine déjà en parler à ses voisines, "le corps qu'elle a, cette Loziño, non vraiment, c'est pas la chirurgie, je vous jure qu'elle est comme ça naturellement, pas comme toutes ces filles…"

Elle se contemple dans le miroir et savoure le miracle de se voir plus jeune qu'il y a dix ans. Elle y a consacré tout son argent. À chaque scoop capable de tenir en haleine les téléspectateurs plus d'un mois sur le petit écran, une opération. À chaque montage préparé avec les célébrités pour faire le buzz pendant une semaine, une retouche. Sa poitrine parfaite, sans un gramme ni un millimètre de trop ? Payée par l'aventure du philanthrope et de l'actrice de second rôle qui tente de se reconvertir aujourd'hui en héroïne de scandales scabreux et qui ne daigne pas répondre au téléphone. *Tant pis pour cette salope*. Quand elle l'aura traquée, parce que c'est ce qu'elle compte faire, cette conne devra lui payer un nez tout neuf, presque identique au dernier, il ne faudrait pas que ça se remarque, en plus parfait encore.

Le postérieur que pétrit maintenant la masseuse est né une seconde fois, plus rond, plus ferme et plus haut placé, à la mort professionnelle d'un joueur de football tombé dans les rets d'une aspirante chanteuse que Lidia avait envoyée dans une soirée un peu spéciale munie des cachets adéquats. Et le second scandale (un carambolage à la trajectoire impeccable, qui a démarré à la seconde où Lidia a révélé que la chanteuse était en réalité un ex-élève ténor qui s'était fait opérer au Brésil d'un organe de la taille d'un python) a servi à payer son nouvel appartement, *parce qu'il ne faut pas tout claquer dans le corps, quand même*.

Le massage est terminé. Juste avant de s'envelopper dans son peignoir pour se laisser guider vers le bain de chocolat, Lidia María Loziño reprend l'examen de son corps. Elle se demande comment fera cette idiote d'Angélique qui ne prend pas soin d'elle et qui n'a jamais vu l'ombre d'un bistouri, sauf peut-être pour l'opération de l'appendicite, pour réussir à rester jeune

comme elle le fait. La semaine dernière, après l'émission, elle l'a vue sortir de la douche et l'a haïe de toutes ses forces. Bien sûr elle a cinq ans de moins que Lidia, mais elle n'a jamais mis les pieds dans un gymnase de sa vie, encore moins dans une clinique de chirurgie esthétique. Et pourtant… Lidia se dit que *le temps fait son œuvre*, et qu'alors qu'elle continuera à rajeunir d'année en année la pauvre Angélique connaîtra bientôt les ravages de la gravité. Et que son corps finira par ressembler à un portrait de Dorian Gray à son image, comme ceux qu'on trouve en solde chez les antiquaires du Rastro.

Elle avance dans des couloirs silencieux en souriant. Elle adore les moments qu'elle passe dans ce spa. Elle aime encore plus qu'ils lui soient offerts.

L'invitation du premier mois date d'il y a un an. Mais Lidia María Loziño continue de s'y rendre comme si de rien n'était. Elle teste tous les soins possibles en attendant que le directeur ait ce qu'il faut sous la ceinture pour la sommer d'arrêter. Il ne le fera pas. Il est comme Angélique. Ou comme cet imbécile de Luis Javier qui présente l'émission avec elle à la télé. Techniquement parlant son supérieur, si l'on se fie à des circonstances en passe de changer très vite. Oh que oui, ça va changer ! Et ça va lui faire tout drôle.

N'empêche que le directeur, tout à ses larmes de repentir, *je t'en prie Lidia, c'est la première fois que ça m'arrive en trente ans de vie commune, c'était une erreur,* au lieu de lui rappeler que l'affaire était réglée une fois pour toutes, a préféré l'appeler pour qu'elle essaie le bain au chocolat, un nouveau soin dont chaque séance coûte près de la moitié du salaire mensuel d'Angélique.

Angélique, avec son regard de sainte imbécile, martyre du journalisme, boursière enthousiaste à l'époque où Lidia commençait à se lasser de tout sacrifier sur l'autel de l'Information et de crever de faim pour deux ou trois nouvelles à paraître dans les journaux, amie critique qui condamnait son passage à la presse à scandale. Depuis plus d'un an maintenant, elle était son assistante, toujours humble, souvent humiliée, à la rédaction de *Personne n'est parfait*, une émission qui frôlait les 23 % de part d'audience mais qui était promise à de bien meilleurs scores dès que Lidia María Loziño en aurait pris les rênes.

La praticienne du spa l'invite à entrer dans la salle où trône une imposante baignoire. Elle lui demande de se relaxer et la prie de revêtir le masque ainsi que le délicat pince-nez.

Elle ne tardera pas à sentir le chocolat tiède remplir peu à peu la baignoire.

Et Lidia se dit que si Cléopâtre se baignait dans du lait…

Elle aimerait que cet abruti de Luis Javier puisse la voir en cet instant. Il en aurait une érection à coup sûr. Tant d'années à se faire passer pour un gay, à enchaîner les poses chantilly ou vénéneuses pour se tailler une place dans la sphère people, tant d'ambiguïté déployée jusqu'à réussir à présenter sa propre émission, pour finir par s'incliner devant le génie de Lidia María Loziño, son assistante à *Personne n'est parfait*, sa coprésentatrice préférée, qui n'hésitera pas une seconde à l'exécuter. *C'est vraiment un délice ce chocolat*, pense-t-elle à mesure qu'un liquide épais et tiède recouvre son corps. Mais ce qui sera encore plus délectable, ce sera de révéler au grand jour le point faible de Luis Javier dans quelques mois. Ce sera bien la première fois qu'elle ne demandera pas d'argent en échange d'un scoop, mais elle s'estimera bien payée. Parce que Luis Javier, après avoir simulé si longtemps sa soi-disant homosexualité, au point de renoncer à toute vie sexuelle dans le seul but d'accélérer sa carrière, vient de tomber amoureux comme un puceau jaloux de cette idiote d'Angélique. Que peut-il bien lui trouver, avec ses tenues chinées aux puces et ses mèches faussement négligées ? *Oh c'est trop bon ce chocolat*, ce n'est pas comme si Angélique répondait à ses avances pourtant évidentes à la rédaction, mais Lidia saura lui confier des tâches qui la laisseront seule avec Luis Javier, des voyages, des déjeuners d'affaires, tout ce qui pourra les faire apparaître en public de temps en temps.

Elle n'aura plus qu'à laisser entendre, avec toute la subtilité dont elle est capable, que son assistante en pince pour le présentateur, une blague par-ci, un "s'il te plaît, Luis Javier, ne sois pas si dur avec elle, tu ne devrais pas la traiter comme ça, c'est une fille sensible, c'est cruel de la laisser se bercer d'illusions", un moment d'inattention par-là, et l'émission sera à elle, Lidia María Loziño. *Et ciao le faux pédé*, se dit-elle en se laissant couler au fond de la baignoire.

Le directeur, Angélique et Luis Javier ont le même problème, finalement : ces gens-là ne prendront jamais le risque de toucher le fond. Ils ne détestent pas se mouiller les pieds pour avoir le grand frisson, mais ils ressortent aussitôt avec des mimiques de dégoût, un "je ne sais vraiment pas comment tu fais pour vivre au milieu de toute cette merde" affolé au fond des yeux.

Tant qu'à fouiller la merde, se dit Lidia María Loziño, *autant aller au fond.*

Des pas serviles résonnent dans le couloir. Sûrement la praticienne qui vient voir si tout se passe bien pour la star du journalisme qui lui fait l'honneur de sa visite. On lui aura demandé d'être aux petits soins. Une main lui masse vigoureusement le cou, lui ôte son masque et la force à baisser les yeux.

L'autre main lui enlève son pince-nez.

Ce n'est pas du chocolat qui emplit la baignoire.

C'est de la merde.

Et les deux mains enfoncent la tête de Lidia María Loziño.

Jusqu'au fond.

2

CHANGE DE DISQUE, QUECA!

La sonnerie de l'interphone se met à grésiller et quand je demande qui c'est, une voix familière me répond :

— Un de tes potes du temps où tu étais un mec, Queca. Je sais pas si tu t'en souviens, à l'époque tu flippais d'avoir perdu la couille gauche du génie.

D'un coup bref, je déclenche l'ouvre-porte du hall. Je vais ouvrir la porte d'entrée puis celle de l'ascenseur. Je laisse tomber une capsule de bière sur le pas de la porte pour l'empêcher de se refermer. Ce ne sont pas les capsules de bière qui manquent, je sème ces médailles sur mon passage dans tout l'appartement. Comme Hansel et Gretel, mais en plus efficace. La mie de pain, ça fout le camp au moindre souffle.

Je file à la cuisine me déboucher deux Kro. Voilà deux capsules de plus pour baliser mon chemin vers nulle part. Je fouille ma poche à la recherche d'allumettes, en attrape une poignée et commence à les compter.

Dix.

Dix, c'est pair. Je vais devoir dire oui à tout ce que le Greffier viendra me demander.

Je l'attends près du pas de la porte.

Je m'assieds par terre, je bois un coup et je l'attends.

Dix minutes plus tard, la tête puissante du Greffier se profile dans l'escalier, suivie d'un corps aussi robuste que dans mon souvenir. Juste un poil plus abîmé par le temps. Il marque une halte sur le palier, jette en œil sur la porte de l'ascenseur, balance un coup de pied dans la capsule et me dit :

— T'es vraiment qu'une salope, Queca.

Je m'écarte pour le laisser passer et d'un seul coup son jeu me porte sur les nerfs. Je m'attendais à ce que le Greffier vienne me voir un jour ou l'autre. Et je ne suis pas mécontent qu'il soit là. Plutôt content, même. C'est bien toute la joie dont je suis capable.

Il fait le tour de l'appartement sans aucun égard pour mes capsules de bière qu'il écrase sous ses grosses pompes et finit par se laisser tomber dans le vieux fauteuil qui se rappelle encore son poids.

— J'arrête mes conneries, Poe, me dit-il, l'air plus fatigué qu'impatient. En fait, j'ai besoin de toi. Et tu m'en dois une belle.

C'est curieux, ça.

Très curieux.

Ça fait des années que je connais le Greffier. Notre amitié date de l'époque où il n'était encore qu'un policier aux pieds plats condamné au service de nuit et moi, un journaliste de faits divers qui se haïssait lui-même. Chaque fois qu'il me rendait un service sans que je ne lui aie rien demandé, le Greffier prononçait sa fameuse phrase :

— Je t'en dois une belle, Poe.

Me devait-il quelque chose ? Impossible de m'en souvenir. Je n'arrivais pas à me rappeler non plus à quel moment il m'avait adopté, quand j'étais devenu cet ami à qui il filait des scoops minables sur des morts obscures, ou qu'il allait me chercher de bar en bar lorsqu'il avait besoin de démêler un cas particulièrement tordu. Il me demandait mon avis et prenait toujours la première connerie qui sortait de ma bouche pour la preuve irréfutable de mon génie. Et pour cause, j'avais souvent raison. Mais j'en avais rien à foutre.

C'étaient toujours des histoires de cinglés.

Et les cinglés, moi, j'en ai ma claque.

Basta, ils m'ont assez fait chier.

— On dirait que les affaires marchent, dit-il après avoir sifflé directement au goulot le quart de la bouteille de bourbon qui se trouvait sur la table. Ça, c'est de l'alcool, putain, pas comme cette merde qu'on buvait autrefois. Tu te rappelles ?

— Je préfère pas.

Il me lance la bouteille et passe en revue le salon pendant que je bois un coup. Pas vraiment digne de figurer dans un de ces foutus magazines de décoration, ce salon, mais à des années-lumière de celui qu'il a connu avant.

— Tu as repeint les murs, le niveau d'ordures est acceptable et tu as même une télé! Putain, le changement de sexe, ça a ses avantages, Queca.

Je pourrais lui écraser la bouteille sur la gueule, seulement voilà, je sais qu'il ne la sentirait même pas. Et surtout qu'on est jamais assez rapide avec le Greffier.

D'un autre côté, je l'ai bien cherché.

— T'es vraiment trop con, Poe. Toutes ces putains d'années à t'encourager à écrire, parce que t'étais bon, bordel, vraiment bon, et toi qui t'entêtais à refuser avec tes airs de c'est plus pour moi tout ça, quelle grande farce… et à peine je te perds de vue, tu reprends du service sous un nom de bonne femme pour écrire des romans à l'eau de rose. Je pige pas ?

Je n'ai pas l'intention de lui donner la moindre explication.

Pour la simple et bonne raison, parmi tout un tas d'autres, que je n'ai jamais réussi à me l'expliquer non plus.

— Queca Osmán Dendeiro – il se met à lire avec un malin plaisir la couverture d'un de mes plus grands succès, un roman qui s'intitule *La Macédoine de nos passions* –, non mais t'es vraiment trop barré, Poe. Ça fait Brésilienne snob ou un truc dans le genre. C'est clair qu'ensuite, quand on pense à lire seulement les premières syllabes : Que-Os-Den. Allez-Vous-Faire…

Je le laisse parler. C'est vrai que je l'ai bien cherché. Il y a trois ans, quand j'ai commencé à écrire ces romans débiles comme pour me moquer d'un genre que j'avais en horreur, j'étais loin d'imaginer que le succès serait au rendez-vous, que ces livres feraient fureur et que la critique elle-même les prendrait au sérieux. C'est pourtant ce qui se passe aujourd'hui. Je voulais seulement me faire un peu de fric, rire de la connerie de mon prochain parce que la mienne ne me faisait plus sourire. Ce pseudonyme absurde faisait aussi partie de la blague. Après tant d'années passées à ne pas m'assumer en tant qu'écrivain, la seule possibilité qui me restait de le faire sans me jeter du haut du toit était d'inventer cet alias ridicule pour écrire

ce que je détestais par-dessus tout. Mais les gens raffolent de cette merde, des lecteurs raffinés me considèrent comme le summum du kitsch et même ce critique féroce qui souffre, paraît-il, de constipation chronique depuis sa tendre enfance vient d'écrire il y a deux semaines que "seul un talent d'une extrême rareté peut construire un sens alternatif au sein d'un genre si méprisable ; Q. O. D. est le nouvel espoir de nos lettres, et sans doute le dernier".

Eh oui.

Maintenant je lis aussi les critiques.

Une chose m'intrigue. Comment le Greffier a-t-il pu découvrir que c'est moi qui me cache derrière Queca ? Mon identité est le secret le mieux gardé d'un groupe éditorial plus discret que la CIA. Même mes éditeurs ignorent qui est vraiment Queca. Pour eux, je ne suis que le secrétaire d'un auteur excentrique, peut-être un amant qui vit à ses crochets et lui soutire de l'argent en échange de ses services de messager.

Je n'ai aucune envie de savoir comment il m'a percé à jour et, pourtant, je dois bien lui poser la question. Le voilà qui répond. Dévoilement de l'énigme : le Greffier a cherché à savoir ce que je foutais en ce moment car il a besoin de mes services. Il m'a fait suivre pendant quelques jours et lundi dernier, alors que j'apportais mes quatre cents pages de foutaises à la maison d'édition, il a attendu que je sorte pour s'engouffrer dans le bâtiment. Il est allé poser quelques questions l'air de rien. J'étais un employé de Queca, lui répondit-on, et cela a suffi à lui mettre la puce à l'oreille : moi qui n'étais pas doué pour le rôle de chef, j'aurais encore moins pu servir d'employé à quiconque. Il a donc fini par acheter un livre de Queca, le lire d'une traite et découvrir, intercalées dans la trame absurde, certaines anecdotes que nous avions vécues ensemble et que seuls lui et moi connaissions. En relisant le bouquin, il a réussi à reconnaître mes phrases noyées sous la guimauve d'un roman rose teinté d'érotisme.

Et il a compris. Personne ne me connaît mieux que le Greffier.

Personne de vivant, je veux dire.

Par chance, il semble immunisé contre la malédiction qui me colle aux basques.

Cet enfoiré me sourit comme un tigre satisfait de lui-même. Il se fout de ma gueule, même si dans le fond je sens qu'il se réjouit de voir que j'ai cessé de me suicider à bon compte.

Je l'ai bien cherché, mais lui, c'est autre chose qu'il cherche.

Et je suis curieux de savoir ce que c'est.

— Tout a l'air de rouler pour toi aussi, Greffier, ou je me plante ? T'es quoi aujourd'hui, commissaire ou un truc dans le genre ?

— Quelque chose dans le genre. Pire.

Je dois lui laisser le temps de cracher son histoire. En fait, je suis vraiment ému de le revoir. Maudite Queca, je sens que je vais m'attendrir.

— Le Roquet, ça te dit quelque chose ? demande-t-il comme par hasard. Mais c'est loin d'être un hasard.

— Je préfère pas.

— Putain, change de disque, Queca !

Évidemment que le Roquet me dit quelque chose. Ce nabot hargneux comme un dogue lui servait d'équipier au cours de ses errances policières. Il lui vouait une haine tenace, presque autant qu'à moi. Et sans raison apparente. Ou plutôt si, pour une raison insignifiante à mon avis. Si la nature l'avait doté d'une verge de nouveau-né, était-ce ma faute ? Et puis comment aurais-je pu me douter à l'époque que cette blonde frénétique avec qui je couchais trois fois par semaine était sa femme ?

Bon, maintenant que j'y repense, peut-être que je le savais. J'avais dû l'oublier.

En ce temps-là je buvais pas mal. Comme aujourd'hui, mais à l'époque c'était pour me noyer.

Maintenant je ne bois plus que pour calmer ma soif. Et j'ai presque toujours soif.

— Ce salopard obséquieux de Roquet est monté en grade. Aujourd'hui il fait partie d'une commission de service au ministère où il cire les bottes d'un haut fonctionnaire. Et tu sais à quoi il passe tout son temps ?

— À planquer du fric pour se faire greffer une nouvelle bite ?

— À essayer de me coincer. À me faire chier comme s'il était monté comme un âne. Il me tend des pièges, il m'entoure d'espions, en fait il me guette : au premier faux pas il se fera

un plaisir de me démolir une fois pour toutes. Voilà à quoi il passe ses journées, l'enfoiré.

Je n'ai plus envie de rigoler. Mon pote est dans la merde. Je sens qu'il a besoin de moi.

D'ailleurs il a raison, je lui en dois une belle. Et même plus d'une.

— Allez, crache le morceau. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Greffier ? T'aider à élucider une affaire inextricable qui te couvrira de gloire et éloignera ces vautours à courte queue ?

— Possible.

— De quoi s'agit-il ?

— Tu regardes parfois cette antiquité ? dit-il en faisant un geste vers ma télé minuscule.

— Rarement.

— Et la mort de Loziño, ça te dit quelque chose ? La semaine dernière. Tu sais, cette journaliste people retrouvée noyée dans une baignoire de merde ?

— Ah si ! Souviens-toi que tu es né de la merde et qu'à la merde tu reviendras…

— Et elle n'est pas la seule. Christian Maliñas a clamsé il y a deux jours, un autre vaillant "héraut de la liberté d'expression". À ce qu'il paraît, il aurait eu un accident de voiture, ce qui n'est pas tout à fait faux puisqu'on l'a empalé sur le levier de vitesses de son dix cylindres avant de lancer la caisse à cent quatre-vingts. La voiture a fini sa course contre un pilier du pont de la M30.

— Rien d'illogique, finalement : il est mort comme Lady Di…

— Très drôle. Tu devines pourquoi personne n'en a entendu parler ?

— Parce qu'ils ont trouvé des preuves qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé ?

— T'as pas perdu la main, salopard ! Je ne comprends pas ce que tu fous à écrire toutes ces conneries. J'imagine que tu gagnes plein de fric, mais… Oui, ils ont trouvé quelque chose. La même chose que ce qu'ils ont trouvé à côté de la baignoire remplie de merde. Un message. Imprimé. On n'a pas pu localiser l'imprimante, ça, c'est des conneries qu'on voit seulement dans les séries américaines.

— Et que disait ce message ?

Il fouille dans sa poche, en sort une feuille pliée en quatre et me la tend.

Un message d'à peine dix mots.

Mais dix mots qui laissent sans voix.

Maintenant vous allez me croire. Mais il est trop tard.

Je saisis pourquoi le Greffier est venu me chercher.

J'aurais préféré qu'il s'abstienne.

— Il faut que je mette la main sur Dieu Jr le plus vite possible, Poe. Et tu vas m'aider. Tu me dois bien ça, putain.

Je tarde à répondre parce que je ne sais pas encore si je vais accepter de l'aider à le retrouver. Tout ce que je sais, c'est que je vais devoir honorer une autre dette que j'ai longtemps tenté d'oublier.

Je vais écrire l'histoire de Dieu Jr comme j'en ai fait la promesse.

Mais je l'écrirai à ma façon.

Ce sera un évangile de bière-fiction.

Pas vrai ?



Si.

3

UN PRODIGIEUX CASSE-COUILLES

J'ai rencontré Dieu Jr un soir de décembre, il y a peut-être quatre ans, dans un bar de Madrid. Pas un de ces clubs lounge où tu dois t'assurer avant d'avaler le moindre sandwich qu'il ne fait pas partie du décor. Le minimalisme, dans le bar en question, n'existait que dans la taille des rations. C'était un de ces bistrots qui semblent avoir été prédestinés dès la naissance à leur vocation d'étable, un abreuvoir à cow-boys fraîchement descendus de cheval, qui servent le matin un brunch à base de tartes faisant honneur à leurs noms ; le midi, des tapas frites dans la rancœur et le péché ; et le soir, qui tamisent leurs lumières, font tourner un stroboscope opacifié par les chiures de mouches, servent du vin en carafe et des pains dans la gueule en guise de sacrements.

Pas mal de pains dans la gueule, à vrai dire.

L'un de ces bars qui, par chance, existent encore à Madrid.

— Je m'appelle Dieu Jr et tu sais quoi ? Je suis le dernier fils de Dieu, me dit le type en soutane.

J'ai pensé d'abord avoir affaire à un de ces cinglés qui pullulent la nuit. Et moi les cinglés j'en ai ma claque. Mais après quelques tournées générales, car il prétendait que c'était son anniversaire, ce type a commencé à bien me plaire.

Il n'était pas très grand, plutôt replet et un peu speed. Il portait une barbe et des cheveux longs jusqu'aux épaules.

J'ai su plus tard qu'il s'agissait d'une perruque. Mais bien trop tard.

Dieu Jr possédait un magnétisme rare, vraiment unique en son genre. Il avait l'art de capter l'attention des gens, mais son désir

de gloire désespéré finissait toujours par faire tout capoter. De là à dire qu'il le faisait exprès… Des hommes éblouis par sa présence, sous l'emprise fulgurante d'un charme qui eût été digne de plus jolies jambes, pouvaient accourir à lui, l'embrasser, implorer leur rédemption. Mais au bout de quelques instants, ils étaient pris d'une farouche envie de l'étrangler.

Soyons francs : Dieu Jr était un prodigieux casse-couilles.

Dès la troisième tournée générale, il avait réussi à embarquer l'ensemble du bar dans une polémique sur les héros canins des séries télévisées. Il faut dire que Dieu Jr était fasciné par la télé.

Il y avait d'un côté le groupe des partisans de Rintintin. De l'autre, les supporters de Rex, le chien policier, un chien un peu plus jeune que les premiers. Enfin, un défenseur de Pluto qui refusait de se voir écarté de la compétition sous prétexte qu'il n'était fait que d'encre et de cellulose.

Et voilà que Dieu Jr se tenait debout sur le comptoir du bar.

Je ne l'avais pas vu grimper.

Ni se redresser.

Mais il se trouvait bien là, tout droit sur le bar.

— Repentez-vous, pharisiens! lança-t-il, de toute évidence complètement pété. Ces canis *ne sont que de vulgaires copies, des clones du premier chien révolutionnaire. Rintintin? Rex? Un chien soldat contre un chien policier? Je suis mort de rire! Et toi, ta gueule, tête de nœud, je t'ai déjà dit que ce putain de Pluto ne compte pas. Le véritable chien prophète, le seul qui soit porteur d'un message d'amour et de paix et que personne n'a jamais écouté d'ailleurs, c'est Lassie. Lassie est morte pour nos péchés!*

À l'exception du partisan du chien de Mickey Mouse, nous l'écoutions tous émerveillés. Les lèvres de Dieu Jr s'entrouvrirent et il s'apprêta à dire une chose vitale, à délivrer une parole qui changerait à jamais la vie de toutes les personnes présentes. Nous étions suspendus à ses lèvres.

— Il faut que j'y aille, je me pisse dessus, dit-il au bout d'une minute et demie de silence.

Il sauta du comptoir et disparut dans les chiottes du bar.

À son retour il semblait avoir complètement oublié son sermon. Les autres clients du bar reprirent peu à peu, et non sans efforts au début, le fil de leurs conversations profondes sur le fric, le sexe

ou le sport. Dieu Jr s'approcha de moi et me dit à l'oreille, dans un murmure complice et amer à la fois :

— Mon frangin était doué, putain. Et moi, je me casse le cul pour rien. Tu peux me dire ce qui cloche ? C'était pourtant qu'un foutu charpentier ignare. Alors que j'ai fait des études, moi, trois ans de philosophie et deux de design… J'y capte rien, bordel !

Nous n'avions pas pour autant cessé de boire. Et lui n'avait cessé d'inviter tout le monde à ses tournées générales.

Il trinqua à son vingt-neuvième anniversaire. C'était la nuit de Noël.

Quand le patron nous dit qu'il était temps de partir en éteignant la musique, ce fut l'heure de régler l'addition. Dieu Jr déclara qu'il était le second fils de Dieu et qu'il ne devait rien à personne, que tout ce qui existait sur terre comme en mer était l'entière propriété de sa famille, que tout le rhum, tout le Coca et l'ensemble des verres qui avaient jamais existé appartenaient à son père. Il ne dit pas un mot de la bière et, bêtement, je m'en sentis plus léger.

Le videur des lieux fit craquer les articulations de ses doigts, comme pour annoncer le bruit qu'allaient bientôt faire les os fragiles de Dieu Jr. Quand il fondit sur lui, le bar tout entier se prit à déplorer l'horrible châtiment qu'il n'allait pas manquer de recevoir.

Je ne comprends toujours pas pourquoi je m'en suis mêlé, j'avais pourtant sorti de ma poche sept allumettes.

Et sept, c'est impair.

C'est un Non.

Je venais juste d'entamer ma bière. Mais c'était son anniversaire et Dieu Jr avait l'air si peu consistant face à ce maton russe que je doutais qu'il puisse survivre aux tourments que le colosse pourrait lui infliger. Lequel fredonnait maintenant du flamenco avec la grâce d'un frigo japonais assemblé en Corée. À la réflexion, c'est sans doute pour cela que je m'en suis mêlé : le Gosse de Leningrad, car tel était son nom de scène quand il jouait son rôle d'assistance forcée aux ivrognes fauchés à l'heure de régler la note, chantait terriblement faux.

Le Gosse en question me tournait le dos pour avancer vers Dieu Jr, qui pour sa part hurlait le célèbre "Mon père, mon père,

pourquoi m'as-tu abandonné?" que je l'entendrais répéter si souvent par la suite. Sous l'effet d'une pulsion soudaine, je lui enfonçai le goulot de ma bouteille de bière dans le cul. Ça me prend parfois quand je suis perturbé sans savoir pourquoi, ou encore quand je sais pourquoi mais que je refuse de le vérifier dans le reflet noirci des miroirs enfumés. À la différence que cette nuit-là ma bière était toute fraîche et que mon reflet, pour une fois, était presque supportable. J'ai bien dit presque.

C'est là que tout s'est emballé.

Au commencement était le Verbe.

— Je vais te faire la peau, espèce d'enculé! rugit le Gosse de Leningrad en faisant volte-face, à la recherche de l'homme qui avait porté atteinte à la dignité pourtant peu ragoûtante de son derrière.

Il m'écarta immédiatement de son passage, alors que je fixais avec dégoût la bouteille que je tenais encore dans la main, et administra au plus haut perché des clients du bar un coup si mémorable qu'il aurait suffi, s'il avait été accompagné de trois de ses semblables, à faire écrouler le mur de Berlin bien avant l'heure. Il existe une loi non inscrite sur les tables noires de la nuit. En réalité, il en existe plusieurs. Mais il en est une absolument infaillible : tout gaillard plus grand que la moyenne qui part faire la tournée des bars avec ses potes est flanqué d'au moins deux girafes aussi hautes que lui. Histoire de pouvoir commenter ce qu'on voit de là-haut, j'imagine. Le fait est que la bagarre devint très vite générale, et que de mystérieuses empathies alcooliques organisèrent l'affrontement en deux camps. Je n'arrive jamais à les prévoir à l'avance. Et pourtant, quand je me retrouve mêlé à une bagarre, vous pouvez être certain que c'est moi qui l'ai déclenchée.

Dieu Jr se battait comme un karatéka souffrant de Parkinson. Il moulinait ses coups à droite et à gauche, poussait des cris qui rappelaient les grondements des chats et, à de rares exceptions près, n'arrivait à frapper personne. Le plus remarquable dans ce numéro pathétique, c'était son corps qui semblait léviter à vingt centimètres du sol.

Même si j'ignorais encore dans quel camp je me battais, il devenait évident que nous étions en train de perdre. Dieu Jr me fixa avec l'intensité de celui qui m'apercevait enfin, sur la rive d'un fleuve lointain, après m'avoir cherché pendant de longues années.

— Je crois qu'il est temps d'aller évangéliser d'autres terres, Poe, me dit-il, pratiquement à bout de souffle.

— Comme tu voudras, vieux, répondis-je. L'important maintenant, c'est surtout de savoir comment foutre le camp d'ici.

Une musique céleste retentit alors. Je jure l'avoir entendue, à moins d'avoir confondu avec la sonnerie polyphonique d'un portable qui traînait par terre.

— Mais bien sûr! L'exclamation de Dieu Jr illuminait tout son visage. Que les ténèbres soient!

Et les ténèbres furent.

Seulement, pas tout de suite.

Il dut s'y reprendre à trois fois.

Nous profitâmes de la confusion pour nous faufiler hors du bar. Quelques pâtés de maisons plus tard, Dieu Jr s'arrêta pour me dire hors d'haleine :

— T'as vu, Poe? T'as vu ça? C'est la première fois que ça marche, man*, j'ai dit que les ténèbres soient et les ténèbres sont venues! Bordel, ça l'a fait cette fois!*

Je me suis bien gardé de gâcher sa joie en lui racontant que l'obscurité ne s'était pas faite grâce à ses paroles, mais plutôt grâce au coup de bouteille que j'avais asséné sur le front du patron du bar, juste avant de sauter par-dessus le comptoir pour actionner l'interrupteur général de l'établissement.

Mais à quoi rimait tout ce cirque? Pourquoi avais-je fait tout ça?

Une phrase me vint à l'esprit : les voies du père de Dieu Jr sont impénétrables.

4

BALLADE DE LA VIERGE CATIN

Sur l'écran apparaît un plateau de télévision où se mêlent des couleurs improbables. Des individus aux culs moulés dans des sièges *design* placés en demi-cercle discutent comme s'ils avaient des choses à dire.

Ils sont douze, comme les jurés des films américains.

Et au centre se trouve l'accusé.

Dieu Jr.

— Tu dois être le seul habitant d'Europe à ne pas avoir une copie de cette vidéo, me dit le Greffier. Des extraits passent en boucle dans les zappings et elle fait partie du top five des plus regardées sur YouTube. Ça fait pourtant un bail, depuis le temps.

Non, je n'ai pas cette vidéo, mais je sais exactement ce qu'il va se produire. Cette idée me déplaît au plus haut point. J'ai vu l'émission à la télé en direct il y a trois ans. La revoir revient à vivre une nouvelle fois le calvaire de Dieu Jr. Car Dieu Jr était mon ami. Ou quelque chose d'approchant. Même si c'était un foutu cinglé.

— C'était une première. Les grandes chaînes de télé qui se mettent d'accord pour transmettre un seul talk-show en direct, c'était du jamais-vu, croit utile de préciser le Greffier.

Je découvre les noms des accusateurs dans les sous-titres qui apparaissent chaque fois qu'ils prennent la parole.

LIDIA MARÍA LOZIÑO *(furieuse, décoiffée, vociférant)* : Comptez-vous nier que vous avez été pris en flagrant délit de piraterie musicale ?

DIEU JR *(accablé)* : C'est un malentendu, je voulais seulement venir en aide à ces gens…
LUIS JAVIER SÁNCHEZ *(d'un ton ironique mais bienveillant)* : Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir falsifié des CD de chants grégoriens ? Vous n'aviez pas déjà fait suffisamment de mal à la musique avec vos groupes de *has been* qui se baladaient de ville en ville ?
DIEU JR : C'est que j'avais un message à faire passer, moi…
COCO BIEBER *(arrogant)* : Vous prétendez aussi ne pas avoir assisté le 20 novembre dernier à la fête qui s'est déroulée dans ce quartier huppé de la banlieue de Madrid et, surtout, ne pas y avoir apporté un bon kilo de cocaïne quand la drogue a commencé à manquer ?
DIEU JR : Non, ça ne s'est pas vraiment passé comme ça. En fait je…
GEORGE TROTARD *(se levant)* : Il y a des témoins, j'ai des photos ! Vous êtes aussi le fondateur d'une secte religieuse établie sur un plagiat théologique !
MARQUIS DEL VECCHIO *(qui hausse le ton)* : Ma come vai à être le secondo figlio de Dio, si tou n'es qu'un paumé de basse estrazione ? Bon sang non sa mentir, mamma mia…
PÈRE AURAPEL *(offusqué)* : Blasphème, blasphème, hérésie ! Le demi-frère du Christ ? Mais vous ne pourriez même pas rêver d'être le beau-frère de son âne ! Vous qui n'avez pas tenu plus d'un *prime* à *Love Story* !

(Le public rit aux éclats. Les rires enregistrés s'ajoutent aux rires spontanés, spontanément provoqués par un signal lumineux et un geste menaçant du régisseur.)

JOACHIM CHORIZO *(se tourne vers la caméra avec un geste d'excuse qui laisse entendre qu'il est étranger à tout ce cirque)* : En tant que présentateur de cette émission, je vous demande à tous de reprendre vos esprits. Nous venons de passer une heure à mitrailler ce… Dieu Jr *(rires)* de questions, à mettre en doute toutes ses réponses, sans lui donner la moindre chance de nous convaincre de la véracité de sa version. Dieu Jr *(il attend le gros plan de la caméra avant de reprendre son lancement. Une musique de fond crée l'ambiance dramatique adéquate)*, si vous êtes réellement le

second fils de Dieu, pouvez-vous nous le prouver ici par un miracle…
TAPÉLA CESSEZ *(fait mine de se boucher le nez)* : S'il pouvait faire disparaître cette affreuse odeur de pieds, alors là, oui, ce serait un miracle. Qu'est-ce qu'il pue!
CHRISTIAN MALIÑAS *(avec un geste déplacé)* : Et la fermer tu pourrais, pauvre conne?
JOACHIM CHORIZO *(solennel, réfrénant une envie de rire)* : Tapéla Cessez, un peu de silence, je vous prie. Cela s'applique à chacun d'entre vous. À partir de cet instant, quiconque refusera de se taire devra quitter le plateau. Nous sommes sur le point de vivre un moment qui peut changer à jamais, ha ha! l'histoire de l'humanité. Dieu Jr, veuillez donc faire sous nos yeux un miracle capable de convaincre ces pharisiens…
DIEU JR : Euh… vous savez, je ne les réussis pas super bien quand je sors de table.
LIDIA MARÍA LOZIÑO : Imposteur, vous n'êtes qu'un imposteur!
JOACHIM CHORIZO : Lidia! Taisez-vous ou partez! Imaginez une seconde qu'il dise vrai : je ne veux pas le moindre problème avec son père, ha ha ha… Allons, Dieu Jr, un miracle facile, je ne sais pas moi, un petit truc…
DIEU JR *(visiblement nerveux, se lève pendant que la caméra zoome sur lui)* : Eh bien… je vais tenter une lévitation, on verra bien… *(Il se concentre, gros plan sur la sueur qui perle sur son visage congestionné)* MMMMMMMM *(Il écarte les bras, les paumes ouvertes vers le ciel. Tout porte à croire qu'il est sur le point de léviter. Il ferme les yeux et un silence incrédule se fait sur le plateau, rompu soudain par la déflagration d'un pet tonitruant.)*
LIDIA MARÍA LOZIÑO : Menteur, et dégueulasse avec ça!

(Les rires fusent de toutes parts dans le studio tandis que la caméra filme en gros plan la honte de Dieu Jr, prêt à fondre en larmes.)
DIEU JR : Je vous l'avais dit, les miracles, ça le fait pas après bouffer… Mais arrêtez vos putains de rires! Je suis le fils de Dieu, bordel de merde. J'exige un peu de respect! *(Il montre du doigt les douze présentateurs, le public et enfin la caméra.)* UN JOUR, VOUS ME CROIREZ, FILS DE PUTE! MAIS CE JOUR-LÀ IL SERA TROP TARD! *(Il quitte le plateau en larmes, poursuivi par les rires.)*

L'image se fige et l'écran redevient noir.

— Donc selon les flics, ces douze-là sont les condamnés que Dieu Jr chercherait à dégommer ?

— Il n'en reste plus que dix, Poe. Plus que dix. Loziño a été assassinée et on a retrouvé l'autre empalé sur le levier de vitesses de sa Mercedes. C'était… Il jette un œil à ses notes. Christian Maliñas, tu sais, celui qui passait son temps à hurler ?

— OK. Mais j'ai du mal à croire que Dieu Jr ait pu faire une chose pareille. Cette vidéo a presque trois ans, tout ça c'est du passé…

— Oublie le presque : Loziño est morte le jour du troisième anniversaire de l'émission. Qui, au passage, fut aussi la dernière apparition publique de Dieu Jr. À moins que toi, tu ne l'aies…

— Je t'arrête tout de suite, Greffier. Dieu Jr et moi, on se faisait la gueule bien avant l'émission. C'est vrai qu'à une époque j'ai accompagné Dieu Jr dans tous ses délires, d'ailleurs j'ai du mal à comprendre pourquoi. Mais quand il a commencé à fricoter avec la téléréalité et ce genre d'émissions de merde, j'ai lâché l'affaire.

Il me tend une autre bière. Le dimanche s'écoule paresseusement dans l'appartement du Greffier, où d'épais rideaux freinent les ardeurs du soleil et les bruits d'un Madrid qui mijote à petit feu. Je n'étais jamais entré chez lui auparavant, et de toute évidence le Greffier non plus n'y vient pas souvent. Des housses recouvrent tous les meubles. Ça ne sent pas le renfermé, mais pas la vie non plus. Sur les murs, des rectangles plus clairs que la couleur de la pièce trahissent la fuite des tableaux et des photos de famille.

— Tu ne savais pas, pas vrai ? Je suis veuf, Poe. Ma femme est morte il y a deux ans. D'un seul coup. Elle s'est éteinte, et basta.

— Je suis vraiment désolé.

— Pas moi. Je ne vais pas te mentir, Poe. Pas à toi. Elle n'était pas mauvaise, ma femme, pas spécialement bonne non plus, d'ailleurs. Mais notre mariage était une erreur. Un arrangement amical bourré de bonnes intentions. J'ai toujours su que je ne pourrais pas l'aimer pour de bon et elle, elle a toujours su qu'il y en aurait une autre…

— Fleur ?

Il hoche la tête. Nous buvons un coup.

Le Greffier a passé sa vie à aimer Fleur. Tout gosses déjà, ils formaient avec le Faucon un trio inséparable. Le Faucon était le frère du Greffier. Je n'ai jamais su son vrai nom. Ni celui du Greffier, maintenant que j'y pense. En revanche, Fleur s'appelait Fleur. Et malgré l'adoration que lui portait le Greffier depuis sa tendre enfance, c'est du Faucon que Fleur est tombée éperdument amoureuse. Lui, je ne l'ai pas connu, mais j'ai pu comprendre que c'était un sale type. Ils sont sortis ensemble à l'adolescence et si le Faucon n'a pas couché avec elle, c'est parce que son frère, plus costaud et bien plus impressionnant que lui, a menacé de lui couper les couilles s'il touchait à Fleur avant le mariage. Le Faucon a obéi parce qu'il n'en avait rien à carrer. Le jour de ses dix-huit ans, il a déclaré à sa fiancée qu'il partait vers le nord gagner sa vie et qu'il l'épouserait à son retour.

Il lui écrirait chaque semaine.

Il n'écrivit jamais.

Un câble a pété dans l'esprit de Fleur.

Ça a fait crac. Et quand ça fait crac, en général t'es foutu.

Sa mère est morte et Fleur, qui était si jolie, avec un corps qui pouvait arracher des soupirs même à des feux rouges, s'est prostituée pour assurer sa survie. Elle était à son compte et recevait ses clients chez elle. Mais elle ne laissait personne la pénétrer. Elle se contentait de faire des pipes. Les meilleures du coin, sans doute même du monde.

Elle recevait ses clients en robe de mariée.

Fleur était la vierge catin.

Le Greffier s'est toujours occupé d'elle, avec l'espoir que le temps lui permettrait de recouvrer ses esprits, ou du moins assez de lucidité pour comprendre que le Faucon n'allait pas revenir. Il avait épousé, un an après son départ, une fille de bonne famille d'un village voisin.

Un jour le Faucon est revenu, mais il ne se souvenait même plus de Fleur.

Ensuite, il est mort.

Mais ça, c'est une autre histoire.

Le Greffier est mon ami, je ne compte pas en dire davantage ni révéler quoi que ce soit qui puisse le compromettre. Un jour, peut-être, j'écrirai là-dessus. Si ça se trouve, je l'ai déjà fait.

— Aujourd'hui c'est dimanche, me rappelle le Greffier. On ne pourra interroger personne.

— T'ai-je déjà dit que j'allais t'aider ? Je ne pense pas que Dieu Jr soit l'assassin, mais quand bien même il déciderait d'étouffer dans la merde tous ces étrons, il pourrait compter sur ma bénédiction.

— Je crois que tu n'as pas pigé, Poe. Moi aussi je pense que ce n'est pas lui. Mais l'affaire va faire du bruit et si jamais le Roquet s'en mêle, même Dieu son père ne pourra rien pour Dieu Jr. D'ailleurs à ce propos… Tu croyais en lui ?

— En qui, en son père ? Non. Enfin, plus. Depuis un sacré bout de temps.

— Non, je pense à Dieu Jr. Après tout il a vécu chez toi… Est-ce que ce type faisait vraiment des miracles ou est-ce qu'il n'était qu'un de ces pauvres tarés qui gravitent toujours dans ton sillage ?

— À une exception près : toi, bien sûr. Non en fait, j'en sais rien, Greffier, je choisis de lui mentir. En ce temps-là, j'allais pas très fort et j'étais bourré du matin au soir. J'en avais rien à foutre de savoir s'il était bien celui qu'il disait être. Mais je vais te dire une chose, dans son trip de cinglé, il y avait une sorte de… dignité, voilà le mot, même si ça m'étrangle de l'appliquer à un type qui se promène en tunique et qui pue des pieds.

Le Greffier pousse un soupir, décidé à être patient :

— Bon, le dimanche n'est pas fini. Tu viens faire un tour ?

J'attrape une poignée d'allumettes dans ma poche et je commence à les compter.

5

LE PAYSAGE DU NÉANT

Si tout venait à faire crac dans ma tête et que je ne pouvais plus me bercer de l'illusion d'un clic dont l'écho me parviendrait de temps à autre, j'aimerais qu'on m'emmène dans un endroit comme celui-ci. Il y a du soleil partout et des arbres qui ont su convaincre l'été de ne pas se transformer en fournaise. Il y a des plantes si bien entretenues qu'elles paraissent sauvages et des infirmières qui, elles, n'en ont pas l'air. Il y a des gens éparpillés et au calme, comme les touches de peinture d'un paysage totalement étranger au vacarme des voitures qui, à quelques centaines de mètre de là, dévorent l'asphalte alors qu'à son tour il les mastique sans hâte.

Des gens occupés à peindre ou à lire, qui observent des oiseaux muets.

Des gens bien au-delà de toutes les défaites possibles.

Qui ont déjà capitulé, peut-être.

Qui ont remporté la bataille définitive, si ça se trouve.

Me poser la question me fiche la trouille.

Tous sont pensionnaires d'une résidence de fous bienheureux. Ou quelque chose dans le style.

Au centre de la pelouse, Fleur peint avec une concentration que seuls les enfants, les génies et les déments, membres du même club d'ennemis de l'imposture, savent atteindre. Même de loin et presque cachée derrière sa toile, il est évident qu'elle a gardé malgré le passage des ans cette silhouette qui obligeait les hommes à faire la queue à sa porte dans l'espoir de la voir toute nue. Personne n'y arrivait jamais. Pour un prix modique, Fleur prodiguait des pipes capables de changer n'importe quel

homme en poète, mais pour tout l'or du monde elle n'aurait accepté d'enlever sa robe blanche immaculée. Celle qu'elle portait aujourd'hui était peut-être la même, à moins qu'elle n'en possède une collection interminable, étoffée ces dernières années par le Greffier au prix d'heures supplémentaires ou de discrètes commissions versées par des dealers de confiance. Elle ne nous a pas encore vus arriver.

— Quatre ans qu'elle est enfermée là, me confie le Greffier. Depuis la mort du Faucon… tu connais l'histoire, son état a empiré et j'ai dû prendre soin d'elle. Souvent elle me prend pour mon frère, parfois elle me reconnaît, mais elle n'a jamais accepté l'idée de sa mort. Ah, et c'est ta fan numéro un. Elle connaît par cœur tous les romans de Queca Osmán Dendeiro. C'est son seul lien avec la réalité. Je compte sur toi pour jouer le jeu.

Fleur lève les yeux et son visage s'illumine :

— Mon cher Faucon, je sentais que tu viendrais me voir aujourd'hui !

Elle se jette dans les bras du Greffier et lui donne un baiser à la fougue adolescente qui chasse très vite les années de son corps. Je tâche de ne pas respirer, de me dissoudre dans les arbres. Mais Fleur m'aperçoit.

— Un ami à toi, Faucon ?

— C'est une surprise. Tu te rappelles les romans de Queca, ceux que tu adores ? Eh bien tu vas avoir du mal à le croire : c'est justement lui qui les…

— Je suis le secrétaire particulier de Queca, l'interrompé-je juste à temps pour l'empêcher de faire une gaffe.

— Ça alors ! Vous savez, je l'admire énormément. Ses romans sont si réels que des fois j'ai l'impression de les avoir vécus en personne… C'est une femme exceptionnelle !

— J'en suis sûr, ajoute le Greffier. Une grande dame.

Je profite d'un instant où Fleur s'absorbe dans son tableau pour lui balancer un coup de pied dans les chevilles.

— Tu m'as apporté les peintures ? demande Fleur. Toutes ?

— Bien sûr, répond le Greffier – il lui tend un sac en plastique et la tendresse qu'il a pour elle commence à m'émouvoir –, les voilà. Toutes les couleurs que tu voulais.

Fleur reprend sa peinture, attentive à chaque nuance et à l'effet de ses coups de pinceau :

— Je n'en ai plus pour très longtemps, Faucon chéri, le tableau est bientôt fini. Elle sourit d'un air coquin. Après, si tu veux, on pourrait aller un peu tous les deux… ? C'est aujourd'hui dimanche et ton frère ne va pas tarder à passer, tu vois ce que je veux dire ? Le Greffier est adorable, mais je crois qu'il n'est pas tout à fait sain d'esprit, il me raconte de ces choses… à propos de toi surtout…

Le Greffier implore ma patience du regard. En échange, il m'offre l'autre sac plastique qu'il tient dans les mains. Je perçois le tintement familier des bouteilles de bière. Il y en a assez pour lui laisser le temps de profiter d'une sieste tartuffe et de jouir d'un corps qui attend encore son frère.

Ils filent en direction du bâtiment et Fleur se fend d'un sourire poli :

— Pourriez-vous dire à Queca que je serais très flattée d'illustrer avec l'un de mes tableaux la couverture de son prochain roman ?

Je lui promets de faire passer son message et je les regarde s'éloigner main dans la main. Assis contre un arbre, j'entame la première bière. La curiosité me gagne et je me retrouve penché au-dessus du chevalet pour contempler la toile.

Sur la palette, une dizaine de pots de peinture. De peinture blanche. La même qu'elle a utilisée pour créer, touche après touche, l'éternel paysage du néant.

Fleur peint la pureté.

Ou la folie.

Allez savoir si ce n'est pas la même chose.

Le Greffier revient avec des cernes sous les yeux et une joie qu'il égrène à chacun de ses pas. Un demi-sourire aux lèvres et une petite larme à l'œil droit. C'est l'inconvénient du bonheur volé : à peine évaporé, il laisse sur le palais un arrière-goût tenace de fleurs artificielles. C'est pour cela que je me tais alors que nous nous éloignons de la résidence pour rejoindre la chaleur plombante de Madrid.

Il allume une clope et me dit :

— Tu dois te demander pourquoi je cherche Dieu Jr, alors que ça fait belle lurette que je me contrefous royalement de ma carrière…

— En effet. Mais je sentais que tu me le raconterais dès que tu serais prêt à le faire.

— Un après-midi, il y a environ trois ans, j'ai trouvé Dieu Jr planté sur le palier de ma porte. Il m'a raconté que tu t'étais fâché contre lui et il m'a demandé de te protéger. Il m'a dit que c'était important pour l'histoire, l'"Histoire" avec un grand H, comme il disait. Je me suis bidonné, fallait voir sa tête, et j'ai répondu que Poe, il fallait seulement le protéger de Poe, et que c'était carrément mission impossible. On était dimanche et Fleur m'attendait. Tu sais bien comme Dieu Jr pouvait être chiant. Je l'ai laissé dans la voiture pour qu'il crève de chaud, et je suis parti la voir. Elle était sublime. Soudain elle a ouvert grand les yeux, a plongé son regard dans le mien et m'a dit : "Abel, tu es le seul homme véritablement bon que j'ai connu dans ma vie."

— Ton frère s'appelle Abel ?

— Mais non, abruti. Abel, c'est mon nom à moi. Elle avait retrouvé la sagesse, Poe, d'un seul coup ! Elle m'a dit que le Faucon était indigne de notre souffrance à tous les deux et que nous allions vivre ensemble, que nous serions heureux. Je n'osais plus respirer. Mon attention fut attirée par quelque chose et soudain, derrière Fleur, au bord de la pelouse, je l'ai vu. Dieu Jr. Il m'a fait un salut de la main et nous a laissés. Elle et moi, on nageait dans le bonheur.

Sa cigarette se consume et une branche de cendre fanée refuse obstinément de tomber.

— Le jeudi suivant, quand ils lui ont donné la permission de partir, alors qu'on faisait ses valises pour rentrer tous les deux chez moi, Fleur a fait une rechute.

Il aspire une bouffée de vieille cendre :

— C'était un soir à neuf heures et demie. À l'heure exacte où Dieu Jr pétait les plombs et quittait le plateau de télévision. Depuis, Fleur est redevenue un tableau blanc.

La branche de cendre, mouillée de larmes, finit par tomber.

6

UN MAJORDOME À PLUME

Je vais vous raconter l'histoire de Dieu Jr, le plus jeune fils de Dieu.

Je me fous complètement de savoir si vous allez y croire.

J'étais là, moi. Pas tout à fait sobre, mais enfin j'y étais.

Plus d'une année durant, il fut une présence intermittente dans ma vie. Une vie, ou plutôt un enchaînement de cuites et de gueules de bois cousues bord à bord. À cette époque j'ai cru tomber amoureux plusieurs fois, j'ai cru que je pourrais peut-être me remettre à écrire, à ressentir, j'ai cru, même si c'était d'une façon tordue et pas très claire, que je pouvais encore valoir le coup. Et j'ai cru en Dieu Jr alors que je ne croyais plus en rien. Il fut l'un de ces amis pénibles qui te choisissent sans te consulter, qui te bassinent avec leurs attentions et une tendresse que tu es loin d'avoir cherchée, qui te saoulent à longueur de temps avec leurs confidences absurdes, mais que tu regrettes terriblement quand ils s'en vont.

Ça m'arrive de regretter Dieu Jr. Il était bourré de défauts, mais pour payer des bières, il n'était pas le dernier. Ses miracles avaient beau être faiblards, douteux, inutiles, tu finissais par rêver qu'il en accomplisse un de temps en temps. Il faut dire qu'il y mettait du cœur.

Rien ne lui faisait peur, à part mourir sur la croix; et quand je lui ai dit un jour que cela ne se faisait plus depuis des lustres, il m'a lancé un regard si solennel que je n'ai pas pu m'empêcher de verser une larme (ou alors c'est la fumée de clope qui a irrité mon œil) et il a rétorqué, avec une voix qui aurait pu être la voix off d'un blockbuster sur la Bible :

— Mais qu'est-ce que t'en sais, bordel?

Dieu Jr n'a jamais brillé par ses phrases destinées à la postérité.

Il haïssait son frère avec la ténacité du plus jeune, du laissé-pour-compte, de celui qui sait pertinemment qu'il sera comparé quoi qu'il fasse, et qu'il ne gagnera jamais. Il s'entendait très mal avec son père, qui n'était d'après lui qu'un type distant, un peu prétentieux sur les bords. Comme tous les enfants de la maturité, il avait eu un grand-père tyrannique au lieu d'un père novice et bourré d'illusions.

— Il n'a jamais joué au foot, jamais fait un poker avec moi, pas même une seule partie, me confia-t-il un après-midi, au milieu d'un amoncellement de bouteilles de bière vides. Et la seule fois où il a cédé à mon caprice de jouer à la comète volante…

— Au cerf-volant, tu veux dire.

— Ben non, j'ai dit la COMÈTE. *T'es en train de me dire que t'as jamais joué à faire voler…*

— Euh… non.

— Bref, le jour où on devait jouer à la comète volante, il a prétexté une réunion importante et il s'est démerdé pour envoyer un archange à sa place. Un putain d'archange, mec! Un foutu majordome à plume, plus guindé tu crèves, on aurait dit qu'on lui avait enfoncé un balai dans le cul.

Dieu Jr était un gars qui avait grandi sans amour, enfant d'un divorce typique de la fin des seventies, sans emploi ni perspectives, et qui croulait sous les espoirs immenses que son père plaçait en lui.

D'une certaine façon, c'était un trentenaire comme un autre.

Sauf que le mec, il marchait sur l'eau.

Dieu Jr, il faut le dire, avait des côtés snob. Avec un père comme le sien, difficile de le lui reprocher. Il était le fils du Patron. Et même s'il répétait en boucle qu'il n'en avait rien à battre, de temps en temps, quand il était contrarié, il lâchait un truc du genre : "Tu as l'air d'ignorer à qui tu es en train de parler" sur un ton qui me donnait envie de lui arracher la gueule. Et puis ça passait. Il faut dire à sa décharge qu'il m'a écouté le jour où je lui ai recommandé d'abandonner pour toujours, parmi ses dizaines de tuniques, la rose pastel qui avait un crocodile Lacoste cousu sur la bordure.

Son obstination à se révolter contre son origine sociale était admirable et épuisante à la fois. Je l'ai toujours vu remuer ciel et terre pour oublier sa condition de fils de Dieu. Il pouvait embrasser n'importe quelle cause, même la plus douteuse, du moment qu'elle lui permettait de dépasser son frère en portant un message d'amour et de paix à notre planète. Comme Lassie.

Dieu Jr. était un peu bohème.

Et un peu bourge, aussi.

Un pur bobo, je vous dis.

L'expression n'est pas de moi. C'est une fille aux yeux verts de léopard qui me l'a soufflée dans un bar. En plus de ses yeux verts, elle avait sur le corps une constellation de taches de rousseur qui te donnaient immédiatement envie de les compter une par une, toute la nuit, jusqu'à ce que l'aube te fasse perdre le compte et t'oblige à recommencer.

C'est précisément ce que j'ai fait.

Maintenant je vais vous présenter l'histoire de Dieu Jr, telle qu'il me l'a racontée.

C'était la fin des années 1970. L'échec du Viêtnam était enfin digéré, les Beatles venaient de se séparer et le LSD allait bientôt être en vente libre dans les épiceries et les drugstores du monde entier. Dieu décida qu'il était temps d'intervenir. Le repos du septième jour était toujours de mise, mais quand la boutique t'appartient, c'est bien connu, tu n'as pas vraiment le temps de souffler. "En plus, racontait Dieu Jr en prenant l'air d'un conspirateur, cette histoire d'anges qui n'ont pas de sexe, c'est une grosse connerie. Pour en avoir, ils en ont. Mais c'est après avoir baisé qu'ils te cassent les couilles."

Voilà comment le Patron décida de s'octroyer une petite virée. Mais cette fois-ci il n'allait pas se faire avoir. Il voulait prendre du bon temps, plus question de retomber dans ces histoires de jalousies ou de paternité.

Les femmes du Ciel n'étaient pas mal, mais Lui avait envie de fêtes et d'orgies, sans aucune restriction.

Et le septième jour du calendrier cosmique il descendit sur terre.